MANGER POUR VIVRE et non vivre pour manger

Qui ne connaît le fameux adage : *Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger ?* C'est donc que manger n'est pas une fin en soi. La liberté de l'homme réside dans sa capacité d'aller au-delà de la nécessité, mais en passant par elle. Manger est d'abord un besoin, mais aussi un plaisir légitime, l'occasion d'une rencontre comme la célébration d'une fête.

Manger, un besoin

On pense ici à une réalité purement biologique. C'est inexact, ce besoin exprime l'élan vital et on en connaît l'importance lorsqu'il disparaît chez les malades ou les désespérés qui refusent la nourriture. Il est donc plus qu'une satisfaction, il exprime la vie qui croît. Manger, c'est vouloir vivre, même si ce n'est pas de l'ordre d'une décision consciente.
Notre vie végétative est commandée par les trois instincts de nutrition, de reproduction et de conservation. Les anthropologues diront que le dernier contient les deux premiers. L'instinct de nutrition défend la conservation de l'individu, comme l'instinct de reproduction satisfait, assure la conservation du groupe. Si la vie à elle seule est une valeur, manger est déjà la respecter, la servir, l'honorer.

Manger, un plaisir

Le plaisir n'a pas toujours eu bonne presse chez les moralistes comme chez les théologiens. Le Jansénisme au XVIIe siècle le condamnait. Le plaisir n'est pas cessation d'une douleur. Il est contenu dans une fonction naturelle qui s'accomplit : *le plaisir est à l'acte ce qu'est à la jeunesse sa fleur* disait Aristote ; tandis que la douleur accompagne une fonction naturelle empêchée, déviée, détournée de sa fin naturelle.
Épicure est connu comme un philosophe du plaisir. Mais c'est un sage, qui veut sauver la liberté de l'homme. *Se contenter de peu, voilà le bonheur… Boire quand on a vraiment soif, manger lorsqu'on a vraiment faim, voilà le plaisir*. Pour ce philosophe le plaisir est moral lorsqu'il est *naturel et nécessaire*. Cette réflexion reste d'actualité dans notre société d'abondance - pour certains - qui nous propose tant de plaisirs artificiels. Nous y perdons l'intensité d'un plaisir qui vient de nous, au profit d'une société qui nous éloigne de notre vraie nature pour satisfaire ses propres intérêts. Là encore, la liberté est en jeu.

Manger, une relation

Le repas humain est au-delà de la fringale écrit Lévi Strauss. Et l'on sait aujourd'hui que des cultures se définissent dans la manière de manger. Le repas est un rassemblement, souvent un temps d'expression, de débat, de révélation. Il m'arrive de dire que la famille c'est d'abord le repas. Dans une société où trop souvent chacun mange de son côté, bien des jeunes chercheront dans la rue ou dans la bande une rencontre qu'ils n'ont plus chez eux. Il est fréquent que l'on invite quelqu'un à manger pour faire sa connaissance.
Des observations ont été faites par le CNRS sur de jeunes enfants auxquels on donnait

le biberon « à distance » par mesure d'hygiène lors d'un risque épidémique. Or, digérant mal, ces enfants perdaient le sommeil. Le retour à la normale a été immédiat lorsqu'ils ont retrouvé les bras de la mère pour recevoir leur nourriture. Ainsi, dès le début de la vie, se nourrir est une relation.
On sait que les fameux repas de funérailles que l'on pratiquait jadis étaient souvent l'occasion de réconciliation entre les membres d'une famille. Et que dire des repas de quartier évoqués plus loin. Ce n'est certes pas la constitution du menu qui rassemble !

Manger, une fête

Il n'y a guère de fête sans repas, mais dans la fête il y a quelque chose d'exceptionnel. Elle est une rupture avec le quotidien, avec l'économie du nécessaire. Pour faire la fête on mange davantage, on ne calcule plus, il y a l'abondance, on dirait presque le gaspillage. L'anthropologue Roger Caillois voit là une affirmation d'un certain *au-delà*. Ce n'est pas seulement manger plus que de coutume, mais c'est proclamer qu'il y a un autre monde que celui de l'économie et du calcul. On se plaît à *déborder* le quotidien. Le côté spirituel de la fête est cette célébration d'un autre monde possible. Caillois dira : *C'est une trouée dans le grand temps*. L'homme doit vivre dans ce monde, mais il n'est peut être pas de là !
Les chrétiens que l'on a amenés si souvent à suspecter le corps, voire à le condamner, doivent bien lire leur évangile : de grandes révélations sont faites au cours d'un repas,

depuis les noces de Cana en passant par la pêche miraculeuse et la multiplication des pains pour atteindre le sommet dans la Cène, le dernier repas. A Cana comme à la multiplication des pains ou à la pêche miraculeuse, il y a bien plus que le nécessaire. Il y en a toujours de reste, l'abondance est incalculable. Dieu n'est pas comptable. Pourquoi ne pas y voir le symbole de la grâce, qui, on le sait, est sans mesure ?
Décidément, le simple besoin de manger pour les hommes peut les amener, s'ils le veulent bien, à découvrir un monde qui les attend pour combler éternellement leur faim !

Henry COULEAU
St-Sulpice-la-Pointe (Tarn)

Votre réabonnement : avez-vous pensé à le renouveler ? Merci !